

SAMEDI 19 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2019



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

08

10 ANS



COPPOLA PRIX LUMIÈRE 2019
**L'ÉMOTION
D'UN GÉANT**

© Jean-Luc Mége

Francis Ford Coppola célèbre le Prix Lumière avec son épouse Eleanor.

« Que mes films inspirent d'autres cinéastes ! »

Le festival Lumière a déroulé le tapis rouge pour **Francis Ford Coppola**, Prix Lumière 2019 ! Le maître a reçu, vendredi soir, sa prestigieuse distinction, à l'issue d'une cérémonie riche et émouvante.



Bong Joon-ho remet le Prix Lumière à Francis Ford Coppola sur le regard de Bertrand Tavernier et Nathalie Baye.

« Je n'étais pas préparé à cela, mais j'ai bien fait de ne pas me préparer car il n'y avait aucun moyen d'anticiper les choses que vous avez dites. J'ai été très touché par les mots de Bertrand Tavernier. Et aussi de Bong Joon-ho, car c'est précisément ce pour quoi je fais ce travail : quand vous faites un film, vous le lâchez dans la nature et s'il peut déclencher cette étincelle chez un autre, vous ne pouvez rien espérer de plus. Je deviens immortel grâce à vous. Et vous deviendrez immortel avec un autre. Cette vision, je l'ai moi-même volée à Balzac. On lui disait : "il y a des jeunes qui plagient vos écrits". Et il répondait : "Mais, c'est bien pour ça qu'ils existent !" Je pense comme lui », a souligné le réalisateur américain en recevant le prix honorant sa carrière devant les 3000 spectateurs de l'amphithéâtre de Lyon.

« Je me suis revu, enfant, observer une parade, et je voyais passer cette fanfare et ne rêvais que d'une chose c'était d'en faire partie. Pas forcément de la mener mais en faire partie. Ce soir, vous m'avez permis de ressentir cela, j'ai eu l'impression d'appartenir à un groupe. J'ai ressenti à Lyon trois choses qui manquent cruellement dans notre monde : la convivialité, l'enthousiasme et la célébration. Merci de m'avoir fait sentir ces trois sentiments ! », a ajouté l'auteur d'*Apocalypse Now*, l'un de ses films culte qui sera projeté dimanche lors de la clôture de cette édition anniversaire.

A l'arrivée des invités d'honneur du festival (Bong Joon-Ho, en forme devant la photo du maître, s'amusant à lui lustrer la barbe ; Nathalie Baye, Alain Chabat, Jean-Loup Dabadie, Gael Garcia Bernal, Robin Campillo, Marina Fois, Vincent Lindon...) succède une belle introduction avec l'interprétation au piano par la chanteuse française Jeanne Cherhal de l'entêtante partition de Nino Rota dans *Le Parrain* : *Parle plus bas*.

Les louanges se succèdent : le ténor américain John Osborn chante le *Lamento de Federico* issu de l'opéra *L'Arlesiana*, accompagné du pianiste Florian Caroubi. Sofia Coppola félicite son père depuis New York accompagnée

de ses enfants, James Gray lui lance depuis Paris : « Vous êtes la plus grande influence créatrice de ma vie, vous êtes de ceux qui ne déçoivent pas. Mon amour pour votre œuvre n'a pas de limites ». Nathalie Baye rappelle son expérience à ses côtés dans le jury du festival de Cannes : « Je suis une immense admiratrice et une grande fan. Le cinéma de Francis Ford

Coppola parle à tout le monde, il est indémontable. »

Invité sur scène, Bong Joon-ho n'a pas caché l'importance de Coppola dans sa carrière. « *Apocalypse Now* est resté censuré pendant 9 ans en Corée, sous la dictature. Je n'ai donc pas pu le voir avant 1988. Ce fut un choc incroyable qu'il est difficile de décrire ici. Je

suis entré à l'Université suite à ce choc. Dans le documentaire *Au coeur des Ténèbres*, on voit Francis Coppola déclarer : "Demain, s'il le veut, un gamin de 9 ans peut devenir réalisateur !" Ça m'a donné du courage et j'ai fait un court métrage. Comme je ne savais pas faire de films, j'ai pris une scène que j'aimais bien dans *Le Parrain*, j'ai commencé à la dessiner. J'ai analysé plan par plan cette scène de meurtre de Lucas et j'ai commencé à dessiner le storyboard. Aujourd'hui j'ai Francis Ford Coppola en face de moi et je suis tout tremblant ! »

Roman Coppola souffle timidement : « Bravo Papa, nous sommes si fiers de toi. Tu nous inspires, dans notre vie et dans notre travail, on t'aime tellement. » « Ditto » (pareil) lance alors Eleanor, l'épouse de Francis.

« Je crois qu'on a eu une bonne idée de créer ce festival », lance Bertrand Tavernier. « Francis, je vous ai croisé en 1963 à Los Angeles lors d'une soirée organisée par Roger Corman, vous veniez de réaliser *Dementia 13* et il ne tarissait pas d'éloges sur vous ! » Et le président de l'institut Lumière, visiblement très ému, de dire la difficulté à partager son admiration devant le cinéaste, en public. « Je vous ai côtoyé à travers vos films, a-t-il repris. Devant mon écran j'épousais vos passions et partageais vos doutes. J'étais impressionné, je le suis encore plus ce soir, j'avais peur d'admirer mal. Je vous ai aimé dès le road movie *Les Gens de la pluie*. *Apocalypse Now* est de ces films qui vous collent à la peau. »

Il a ensuite longuement disséqué l'œuvre du Prix Lumière 2019, avec la connaissance pointue du cinéma qui est la sienne, mais aussi des références littéraires (William Faulkner, Robert Penn Warren). Ce discours d'une grande érudition et d'une sincérité équivalente a été l'un des moments forts de la cérémonie. Et, comme souvent à Lumière, tout s'est fini en chanson : *Aux Champs-Élysées*, de Joe Dassin – dont Coppola a connu le père cinéaste – chanté par Alain Chamfort et la salle conquise.

— Benoit Pavan et Charlotte Pavard

Conversation (pas du tout) secrète

Apprendre sans relâche, progresser sans jamais se sentir un maître :

Francis Ford Coppola a conquis

le public par son humilité

et l'acuité de son regard sur le cinéma.

Dès neuf heures du matin, une file déjà imposante de cinéphiles attendait l'ouverture des portes du Théâtre des Célestins. Mais ce n'est que peu après 15 heures que Francis Ford Coppola, en mode *friday wear*, était accueilli sur la scène par Thierry Frémaux et Bertrand Tavernier pour une heure et demi de conversation, que le cinéaste a souhaité d'abord « interactive », afin que les nombreux étudiants présents trouvent leur compte. « C'est moi qui ai tenu au mot de conversation, a dit Coppola. Le terme *master class* a été utilisé une fois pour une pièce sur *Maria Callas* et depuis on l'applique à tout. Il n'y a pas de maître, sinon Martin Scorsese qui, lui, a appris et enseigné le cinéma. En tout cas, moi je n'en suis pas un. Cependant, a ajouté le cinéaste, j'espère que vous partirez d'ici en ayant trouvé cet échange utile. Soyez convaincus quand même que j'ai plus à apprendre de vous que vous avez à apprendre de moi ».

LA 1^{ÈRE} SCÈNE D'UN FILM

Elle peut me venir d'un rêve, mais quand ce n'est pas le cas, j'essaie de trouver rapidement le ou les mots qui porteront la thématique que je veux illustrer. Ce peut être l'intimité pour *Conversation secrète*, la succession pour *Le Parrain*, la morale pour *Apocalypse Now*. Ensuite il peut se poser cent questions pour lesquelles j'aurais de manière intuitive autant de réponses. Et quand je sèche, je reviens au thème principal.

PATTON

J'avais écrit la scène d'ouverture de *Patton* après un long travail de documentation sur le personnage. Les récits le décrivait comme un homme haut en couleurs, qui croyait en la réincarnation, qui arborait fièrement ses galons. J'ai donc imaginé une première scène pour que les spectateurs le voient dans toute sa superbe, qu'ils se croient sous ses ordres, galvanisés. Mais Burt Lancaster

n'a pas aimé qu'on commence par la fin pour décrire le personnage et on m'a viré. Puis George C. Scott a repris le rôle et là quelqu'un du studio s'est souvenu qu'un petit jeune avait écrit un truc. On m'a rappelé. Moralité pour vous les étudiants : soyez convaincus que les choses pour lesquelles on pourra vous virer sont celles pour lesquelles on vous donnera des prix en avançant dans votre carrière !

EISENSTEIN ET LES FILLES

Dans ma scolarité j'ai changé d'école tous les ans jusqu'à tomber dans un collège qui avait un super cinéma. Et pour la première fois, je suis resté quatre ans là, parce que c'est là qu'étaient les filles ! Un après-midi, j'ai découvert en projection *Octobre* de S. M. Eisenstein. Je n'en croyais pas mes yeux, car si le film était muet, par l'art du montage j'aurais pu le croire sonore. J'ai donc tourné le dos au théâtre et je me suis dit que j'irai apprendre le cinéma.

ROGER CORMAN

Avec ce producteur de séries B, j'ai commencé en bas de l'échelle en faisant à peu près tout ce qu'on peut faire sur un plateau. Ce fut très formateur. Et comme il était près de ses sous, j'ai compris que pour faire cinéma on avait besoin d'argent. Corman a 92 ans et il reste très actif. Je ne sais pas ce qu'il a dû penser en découvrant *Apocalypse Now* [plus dispendieux que les films produits par Corman] sinon que je devais être fou et il n'aurait pas eu tort car c'est un film dont l'ampleur m'a dépassé. Mais sachez que tout ce que vous voyez dans le film s'est vraiment passé. Pas de numérique !

LE POIDS DU SON

A l'époque, le travail du son pouvait être accessoire sur pas mal de films. Dans notre bande de San Francisco, où il y avait George Lucas, nous avions une conscience très forte que l'émotion face à un film naît d'un son travaillé. Le Dolby

a été créé à San Francisco. Ensuite, il y a eu le passage au numérique. La question s'est posée sur *Star Wars*. George Lucas se disait : puisqu'il y aura beaucoup de plans truqués, pourquoi ne pas tourner directement en numérique ?

LE PRODUCTEUR

Aussi mauvaise que soit la relation que vous avez avec un producteur, elle peut être fructueuse. Oui, le conflit, la contrainte peuvent être fertiles et parfois la meilleure idée est souvent la moins chère. Bob Evans, en me confiant la réalisation du *Parrain*, m'a lancé, c'est manifeste. Mais sachez que lorsqu'on m'a demandé de faire *Le Parrain 2* ma condition était qu'il ne le produise pas ! Dès lors qu'on prend de la hauteur on veut tous se débarrasser du producteur. Cependant, un producteur peut aussi avoir un rôle moteur. Je sais que durant le tournage de *La Grande Bouffe*, Jean-Pierre Rassam avait poussé Marco Ferreri à aller toujours plus loin.

UN BON FILM

Un bon film repose sur l'écriture et sur les acteurs. Le reste, si c'est moins fort, on peut s'en accommoder, compenser. Quand j'entends que tel ou tel réalisateur a dirigé ses acteurs de manière magnifique, je n'y crois pas. C'est à l'acteur de jouer, alors que vous, votre boulot en tant que « directeur », c'est de faire en sorte qu'il soit à l'aise pour s'exprimer.

LES SÉRIES

Il reste des thèmes que je veux encore aborder et je suis sûr que j'apprendrai encore. Mais je n'ai pas l'impression que les séries m'offriraient ça, car ce qui les alimente c'est les informations d'un algorithme qui font d'une série d'abord un enjeu financier. Cela devient un produit industriel. Alors à ceux qui ont des aspirations artistiques, je dirais : méfiez-vous de l'appât du gain !

— Propos recueillis par Carlos Gomez



Bertrand Tavernier et Francis Ford Coppola.



Le Parrain 2 (1974)

L'autre trilogie

Avant la Nuit du Parrain, ce qu'il faut savoir sur la mythique trilogie de Francis Ford Coppola

C'est l'un des plus grands films de l'histoire. L'American Film Institute le classe « troisième meilleur long métrage américain de tous les temps », après Citizen Kane et Casablanca. Un exemplaire du film est même conservé à la Bibliothèque du Congrès des Etats-Unis pour institutionnaliser son « importance culturelle, historique et esthétique ». Maintenant qu'on vous a dit ça, vous vous demandez peut-être encore « mais de quoi ça parle Le Parrain ? » Alors pour ceux qui se seraient absentes de la Terre ces dernières années, un bref résumé : il était une fois en Amérique une famille d'immigrés siciliens, régnant en maître sur les jeux et la prostitution. Mais la guerre des clans fait rage et après un attentat contre le patriarche Vito Corleone, sa succession doit s'organiser. A la surprise de tous, c'est son troisième fils, Michael, qui se destine à devenir juge, qui s'impose comme le nouveau « capo », avec des méthodes qui vont mettre le feu aux poudres... Sorti en mars 1972, Le Parrain fascine le public dans des proportions qui vont dépasser son créateur. Coppola, 33 ans, n'est encore que le réalisateur d'une poignée de films indépendants. Il n'est pas cher et c'est même sa première qualité aux yeux d'une industrie où un dollar est un dollar. Il vient de s'endetter en produisant THX 1138 de George Lucas et s'il accepte, c'est pour se renflouer. Mais la réalisation va être pour lui un calvaire - « un état d'angoisse permanente, je me demandais constamment quand j'allais me faire virer » - sommé qu'il est par la Paramount de faire « moins classique », « plus violent » et de tenir

les délais. Pourtant, tourné en seulement 77 jours pour 6 petits millions de dollars, le film en rapporte près de 270 et lui ouvre en grand les portes d'Hollywood. Sauf qu'il ne le voyait pas son avenir comme ça : « d'une certaine façon, ce film a eu ma peau, confiait-il en 2007. Il m'a contraint à prendre la direction opposée à celle que je souhaitais : écrire et réaliser de petits films originaux. C'est une terrible frustration de constater que personne ne s'intéressait à mes projets personnels. » Il en réalise pourtant un, juste après, Conversation secrète, mais que la Paramount n'accepte de financer que parce que Coppola s'est engagé à faire Le Parrain 2, après avoir suggéré au studio d'engager plutôt Martin Scorsese. Le « 2 » sort en décembre 1974. L'épisode va et vient entre deux époques et met en parallèle la jeunesse de Vito Corleone (Robert de Niro, explosif) et le présent de Michael (Al Pacino) pour dire tout ce qui les sépare. Six Oscars (meilleur film, meilleur réalisateur) font de Coppola à son corps défendant LE cinéaste de la décennie. Quinze ans vont passer jusqu'à l'Opus 3 de la saga. Coppola a vieilli (51 ans) et Michael Corleone encore plus, qui rêve maintenant de respectabilité. Trop tard. Dans cet épilogue, le cinéaste décidait d'en finir avec le mythe par trop pesant, orchestrant, sur fonds d'opéra, la chute de son anti-héros maléfique. Sublime ! - Carlos Gomez

NUIT LE PARRAIN
> HALLE TONY GARNIER, aujourd'hui, 20h30

MOTEUR !

Cinéma, mon amour

C'est le grand film méconnu d'un autre Coppola, Roman, fils de Francis, frère de Sofia. Dans CQ, le jeune cinéaste fait passer son amour immodéré du cinéma, ses doutes et sa propre histoire.



CQ (2001)

Le premier opus de Roman Coppola, le fils puîné de la famille, pose quelques vraies questions sur le fait d'être cinéaste. Pour faire œuvre sincère, faut-il puiser dans sa propre vie, voire se raconter à la première personne ? Ou l'expression personnelle peut-elle surgir d'une œuvre plus artisanale, un film de genre, une commande ? De tout cela, Roman a dû souvent discuter avec son père... Dans CQ (l'acronyme phonétique de « seek you » - « je te cherche »), un jeune Américain installé dans le Paris des années 60 est indécis, tiraillé. D'un côté, son projet personnel, autofiction en noir et blanc très Nouvelle Vague, avec la jolie hôtesse de l'air qui partage sa vie ; de l'autre, le film de science-fiction bricolé produit par un nabab italien dont il est le monteur, et dont on lui propose de reprendre la mise en scène après la disparition du réalisateur... L'amour du cinéma infuse CQ : le film dans le film, dont on voit le tournage - et quelques

effets spéciaux bricolés ! - évoque Barbarella, mais s'il avait été réalisé par Mario Bava période Danger : Diabolik ! Invention, couleurs, psychédéisme... La partie noir et blanc, elle, est clairement inspirée du Journal de David Holzman, faux documentaire autobiographique de Jim McBride. L'ambiance des années 60, où côté cinéma tout paraît encore possible et à inventer, est magique ! Nul besoin, pourtant, de connaître ces références savantes pour goûter le charme pop de ce récit d'apprentissage, nimbé par la musique évocatrice du groupe Mellow. Et inutile de connaître personnellement la famille Coppola pour goûter l'émouvante scène de retrouvailles entre le jeune héros (joué par Jeremy Davies) et son père (le vétéran Dean Stockwell). - Aurélien Ferenczi

SÉANCE
> INSTITUT LUMIÈRE, aujourd'hui, 16h15

IMPLICATION

« Pas de progrès social sans création ! »

Présidente du directoire d'Arte France, **Véronique Cayla** est la lauréate du Prix Fabienne Vonier, remis à une personnalité féminine de l'industrie du cinéma.



Que représente pour vous le Prix Fabienne Vonier ?

Je suis d'abord très touchée par ce Prix car j'ai aimé et j'admire beaucoup Fabienne Vonier. Je suis honorée d'être associée à cette grande dame du cinéma, défricheuse incomparable, qui a inlassablement œuvré pour le 7^e art, sans jamais se mettre en avant. Et évidemment ce Prix c'est aussi la reconnaissance du sens que j'ai voulu donner à ma vie professionnelle : ne pas suivre une ambition personnelle - j'ai toujours eu le sentiment que je n'avais rien de spécial à dire - mais plutôt un fil rouge : accompagner les artistes, aider ceux qui ont un besoin vital de s'exprimer à le faire. Il faut le geste créatif adienne et profite à tous. Pas de progrès social sans création !

Quel regard portez-vous sur le Festival Lumière ?

C'est un magnifique festival qui fait rayonner le cinéma de

patrimoine dans toute sa pluralité et lui redonne toute sa vitalité et sa modernité ! Le Festival Lumière offre au public cette émotion artistique incomparable, irremplaçable celle de l'expérience collective d'un film en salle de cinéma ; lorsqu'un film fait rire ou pleurer, les barrières tombent, les frontières se déplacent, et la civilisation progresse.

Quelle est la place du cinéma de patrimoine sur Arte et Arte.tv ?

Le cinéma de patrimoine a une place de choix sur Arte et Arte.tv et sous toutes ses formes, des classiques du cinéma français en passant par les westerns américains ! Nous diffusons régulièrement des cycles consacrés à des réalisateurs. Bientôt Bertrand Tavernier sera à l'honneur sur nos antennes. D'autres suivront : Chabrol, Ozon, Bigelow... Nous défendons aussi une politique de diffusion du cinéma originale en jouant sur la complémentarité de notre antenne

et de notre site. Nous créons des correspondances entre les films que nous diffusons sur Arte et sur Arte.tv. Nous l'avons fait pour les cycles Rohmer et Garrel.

Arte, aujourd'hui, c'est la chaîne du cinéma ?

Arte est la chaîne de toutes les cinéphilies, oui ! J'évoquais le cinéma de patrimoine mais nous valorisons aussi des films plus contemporains, la jeune création venue des quatre coins de l'Europe y trouve toute sa place. Un des emblèmes de notre ambition dans ce domaine, c'est le festival numérique Arte Kino lancé il y a trois ans. Accessible dans toute l'Europe en dix langues, il se décline maintenant toute l'année avec un film par mois, puisé dans le meilleur du cinéma d'auteur européen.

- Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

RÉSURRECTION



« 5 ans de travail pour 7 heures de film ! »

Sophie Seydoux, présidente de la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé, nous raconte le processus de restauration de *La Roue* d'Abel Gance (1923), ample mélodrame présenté en deux matinées avec orchestre.

Quand avez-vous décidé de restaurer *La Roue* ?

C'est un des films phares du catalogue muet de Pathé. Depuis longtemps, je rêvais qu'on le restaure. J'avais vu une version de 4h30, mon rêve était d'arriver le plus près du film tel qu'il avait été projeté au Gaumont Palace en février 1923. Les chiffres n'avaient pas été très bons, on avait demandé à Gance une version plus courte : il a fait plusieurs montages différents, coupant directement dans le négatif. On a donc dû faire un long travail de comparaison des copies existantes - dont une copie teintée magnifique venant de la Cinémathèque de Lausanne. Avec François Ede côté image et la ZDF côté musique, on a travaillé à partir du scénario, des notes de Gance, et aussi de la liste de Paul Fosse, le directeur musical du Gaumont Palace, qui notait les morceaux joués pour chacun des films projetés. Il a fallu cinq ans de travail pour reconstituer un film de sept heures !

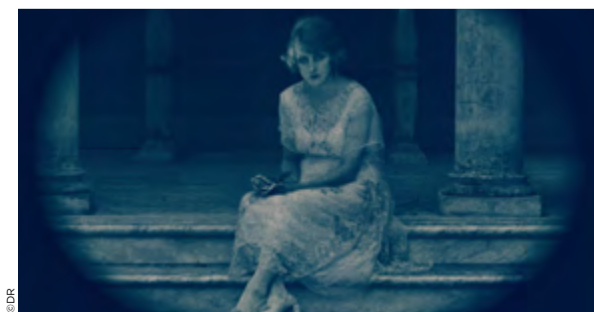
Une restauration de cette ampleur, cela représente quel investissement ?

Plus d'un million d'euros. Je ne pense pas que de ma vie je reconstruirai un film aussi lourd. On a reçu une aide formidable du CNC, un accord très rapide d'Arte. Ce dont je suis très fière, c'est qu'il s'agit d'un projet européen : plusieurs cinémathèques - Paris, Lausanne, Prague - ont collaboré, c'est la filiale parisienne d'un laboratoire italien qui s'est occupée de la restauration, toute la musique a été faite en Allemagne.

Quels sont vos prochains chantiers de restauration ?

Deux adaptations, l'une muette, l'autre parlante, du roman de Pierre Louÿs *La Femme et le Pantin*. La version de Jean de Baroncelli est d'une sensualité exceptionnelle. Et c'est amusant de travailler en regard sur celle de Julien Duvivier avec Brigitte Bardot. Nous travaillons aussi sur les films d'André Antoine, comme *La Terre* ou *Les Travailleurs de la mer*. A plus long terme, j'aimerais restaurer le premier *Belphégor*, d'Henri Desfontaines, tourné en 1927, qui est formidable, avec quelques-unes des premières images tournées à l'intérieur du Louvre. Il va falloir trouver les financements !

- Propos recueillis par Aurélien Ferenczi



La Roue (1923)

CINÉ-CONCERT *La Roue*
> AUDITORIUM DE LYON,
1^{ère} partie, aujourd'hui, 10h, 2^{ème} partie, dimanche, 10h
Avec l'Orchestre national de Lyon,
dirigé par Frank Strobel

Ça se passe à LUMIÈRE

« Astérix : Mission euphorie » à la Halle Tony Garnier !

Dès les premières notes de *La Carioca*, la Halle Tony Garnier s'est enflammée. Alors, l'équipe du film *Astérix : Mission Cléopâtre* soit **Gérard Darmon, Monica Bellucci et Alain Chabat** ont fait une entrée sous les acclamations des 5 000 spectateurs impatients de redécouvrir sur grand écran le film culte de 2002. Parmi les fans, Margot, 20 ans et Valentin, 21 ans, étudiants en cinéma à l'école CinéCréatis, qui ont « grandi » avec cette comédie : « j'ai la cassette VHS du film, on la regarde souvent avec mes grands-parents ! » confie Valentin, futur réalisateur. Le festival a offert au public plusieurs pépites concoctées par l'équipe des Nuls : fausses pubs *Hassan Chef* (si, si c'est possible), en passant les bienfaits du *Toniglandyl* et le Moonwalk signé par Chabat dans *Miami Vice*. De quoi mettre en appétit des festivaliers déjà en transes.

« *Avé Chabat !* » lance l'un des fans dans la salle. Le cinaste a régalé le public avec un sens de la formule dont lui seul a le secret : « *attention, alerte spoiler : à la fin du film, on termine ensemble Monica et moi !* ». Avant d'évoquer le tournage du film et son attachement aux albums scénarisés par René Goscinny et dessinés par Albert Uderzo : « *leurs albums m'accompagnent toujours, on peut lire Astérix à tous les âges, on trouve à chaque fois de nouvelles choses* ». Génial interprète d'Amonbofis, Gérard Darmon a aussi décrit un tournage « *magnifique, fait que de bons souvenirs, de fous rires* ». « *On riait tellement qu'on n'arrivait pas à tourner ! Je ne me suis jamais autant amusé sur un tournage* », confirme Monica Bellucci, l'inoubliable Cléopâtre. Avant que son César adoré reprenne le flambeau : « *dans Irréversible, tu as rigolé quand même !* » Hilarité dans la salle. Et quand un spectateur réclame « *la suite d'Astérix* », le réalisateur regarde sa reine d'Égypte, mais ne dit pas non : « *Astérix, je pourrais en faire toute ma vie !* » Affaire à suivre... — Laura Lépine



Amonbofis, Cléopâtre et Jules César : les retrouvailles.



Tony Gatlif inaugurant sa plaque Rue du Premier-Film.

« Un jour, Serge Reggiani m'appelle et me dit qu'il veut se lancer dans la chanson. Lui, le grand acteur. Il avait 45 ans et c'était l'époque des Yéyés. Je lui ai dit que je ne savais pas écrire de chansons et il m'a répondu que c'était précisément pour ça qu'il faisait appel à moi ! Il a ajouté : « *la mauvaise nouvelle, c'est que Barbara m'a invité à faire sa première partie mardi prochain* ». On était le vendredi précédent ! J'ai cherché un sujet et j'ai fait appel, sans le vouloir, à sa légende d'acteur. J'ai écrit *Le Petit Garçon* comme un scénario, puis j'en ai fait une chanson. Serge était un grand timide. Il lisait ce que j'écrivais pour lui debout, s'arrêtait, restait un moment silencieux et repliait le manuscrit. Puis il disait qu'il fallait vite qu'il appelle Jacques Datin, son compositeur. C'était sa manière à lui de me dire qu'il aimait mon texte. Il ne me demandait jamais rien par téléphone. Il m'écrivait et sous son nom, il dessinait toujours une rose. Serge était porteur d'une extrême souffrance, mais il ne s'apitoyait jamais, même lorsque son fils s'est donné la mort. Il n'en parlait jamais. Il avait en lui cette douleur humaine qui faisait qu'on avait envie de l'aimer. Il portait ça dans ses rôles et dans ses chansons. Le tragique fait partie de la grandeur de l'homme et il avait une grandeur qu'on ne trouvait pas chez les autres. »

Jean-Loup Dabadie, lors de l'Hommage à Serge Reggiani



Eye Haïdara présentant *Baby face*.



Ludivine Sagnier présentant *La Règle du jeu*.



Gael Garcia Bernal présentant *Carnets de voyage*.

Ciné-Brocante : un week-end pour chiner !

Comme le veut la tradition, la Ciné-Brocante du festival prend ses quartiers ce week-end sur le Premier-Film. Caméras, affiches de films culte, coffrets DVD, livres : autant de trésors à dénicher par la centaine d'exposants présents. L'occasion aussi de découvrir les secrets du cinéma lors des ateliers proposés pour toute la famille. Vous pourrez aussi jouer aux experts en menant l'enquête sur les frères Lumière !

CINÉ-BROCANTE

samedi 19 octobre de 11h à 19h et dimanche 20 octobre de 9h à 18h

> Rue du Premier-Film (Lyon 8^e). Quatre lieux : Lycée du Premier-Film, école maternelle Lumière, école élémentaire Lumière et Marché International du Film Classique (MIFC).

Entrée Libre.

ATELIERS sur les origines et les secrets du cinéma

samedi 19 octobre à 14h et à 16h,

rendez-vous devant le Lycée Lumière, 14 rue du Premier-Film.

Enquête sur les frères Lumière : des livrets seront distribués à l'entrée.

PORTRAIT



Un jour un bénévole

SAMER FALLAHA : « J'ADORE AIDER LES GENS, J'AIME LES VOIR SOURIRE ! »

« *J'aime rencontrer les gens, mais surtout, j'adore aider et les voir sourire !* » Avec un enthousiasme débordant, Samer Fallaha, 46 ans, participe pour la deuxième année consécutive au festival en tant que bénévole. Accueil du public à la Halle Tony-Garnier, à l'Auditorium, distribution des journaux et des programmes, Samer est sur tous les fronts pour chouchouter les festivaliers. Des missions qu'il réalise en tant que membre de l'association SINGA qui vise à créer du lien entre personnes réfugiées et locaux. C'est en 2016 que Samer quitte sa ville natale d'Alep en Syrie pour rejoindre la France.

Arrivé à Paris, cet architecte d'intérieur s'installe près de Mâcon avant de poser ses valises définitivement à Caluire. Toujours prêt à aider les autres, Samer s'engage dans de nombreuses associations de l'agglomération lyonnaise d'Action Réfugiés, Ecosila au centre social Bonnefoi, en passant par La petite cantine et le Réfugiés Food Festival. Traduction, préparation de repas ou activités culturelles, l'ancien architecte devenu traiteur n'hésite pas à donner de son temps : « *j'aime aider les autres et puis c'est aussi une façon pour moi de remercier la France qui m'a accueillie. Je fais ce que je peux à mon échelle* ». Difficile de ne pas avoir envie de sourire lorsque l'on croise Samer, que certains gourmets connaissent déjà sous le nom de « *Cuisine Sam* ». — Laura Lépine



Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 10 500 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org